

Bulletin météorologique.

Washington, 16 août.—Indications pour la Louisiane—Temps partiellement couvert; vents variables.

NOTRE EDITION

DU 1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'Abelle publiera cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1897-98 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du Commerce et de l'Industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se repartiront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an — pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désiraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SUITE DEPECES.

Le général Wheeler à Washington.

Washington, 16 août.—Le général Wheeler a reçu l'ordre de se rendre à Washington. Le secrétaire de la guerre désire le consulter sur la situation à Santiago.

Le général Wheeler a quitté le camp de Montauk Point, annonçant aujourd'hui, et il est attendu incessamment à la capitale.

Chez le Président.

Washington, 16 août.—Le général Fitzhugh Lee a eu aujourd'hui un court entretien avec le Président, puis il a procédé aux préparatifs de son départ, demain, pour Jacksonville où est établi le quartier-général de son corps d'armée.

Don d'une coupe à l'amiral Dewey.

Cincinnati, Ohio, 16 août.—Les membres du Club Picochilly, de Cincinnati, ont commandé à la fabrique de Rookwood une coupe de grande valeur qu'ils destinent à l'amiral Dewey.

Félicitations.

Washington, 16 août.—En outre de la lettre dans laquelle l'ambassadeur d'Italie félicite le gouvernement des Etats-Unis à l'occasion de la signature des préliminaires de paix, le secrétaire d'Etat a reçu dans la soirée du 13 un télégramme envoyé de Narragansett Pier par le comte Cassini, ambassadeur de Russie, qui envoie ses félicitations à l'occasion de la signature du protocole qui, d'après la note du département d'Etat lui donnait cette information, assure une paix glorieuse pour les Etats-Unis et honorable pour leurs adversaires d'hier.

Dans les cercles gouvernementaux de Washington.

Washington, 16 août.—Au lieu des nouvelles à sensation arrivant de diverses sources les fonctionnaires restaient dans un état d'anxiété et de doute, aujourd'hui, au sujet de ce qui s'était passé à Manille.

La seule information d'un caractère officiel arrivée aujourd'hui à trois heures de l'après-midi était une courte dépêche de M. Wildman, consul des Etats-Unis à Hong Kong, annonçant sa confiance dans le rapport de la capitulation de Manille, et de la retraite du capitaine général Augusti.

De nouveaux détails étaient attendus avec anxiété aux départements d'Etat, de la guerre et de la marine, car chacun d'eux a des moyens de communications.

En effet, le département de la marine compte sur l'amiral Dewey, le département de la guerre sur le général Merritt et le département d'Etat sur le consul général Wildman. Mais aucun avis n'avait été reçu à Washington.

Toutefois, les fonctionnaires du gouvernement n'en étaient pas moins disposés à accepter la capitulation de Manille comme un fait accompli, car une dépêche aux journaux établissant que la reddition était officiellement confirmée à Madrid semblait faire disparaître tous les doutes.

Ceux qui ont suivi les événements à Manille ont fait remarquer que le général Jaude, mes, auquel il est fait allusion comme à l'officier espagnol ayant signé la capitulation de la ville samedi dernier, était second en commandement au capitaine général Augusti, ce qui semblerait indiquer que ce dernier avait quitté Manille avant la reddition.

Le changement opéré à Manille a donné lieu à de nombreuses conjectures. Dans quelques cercles on estimait que la conduite des officiers de la flotte allemande qui ont conduit le capitaine général Augusti de Manille à Hong Kong pouvait être critiquée. Mais ces vues n'ont pas été exprimées dans les cercles officiels. On a même dit au département d'Etat que les maigres informations reçues ne permettaient pas une prise en considération sérieuse de cet acte.

On ne semble pas enclin dans les cercles gouvernementaux de Washington à mettre en question les procédés des autorités allemandes, particulièrement en présence du fait que la capitulation de Manille n'a été qu'une simple formalité, puisque l'Espagne, le jour même, avait formellement accepté l'occupation de la ville par les forces américaines. Sans des circonstances imprévues Manille aurait été temporairement occupée par les troupes américaines, car la nouvelle de la signature du protocole de paix sera reçue aujourd'hui ou demain par l'amiral Dewey et le général Merritt, de sorte que la ville aurait été occupée pacifiquement vers la fin de cette semaine. Mais le bombardement a eu lieu et le même résultat a été obtenu plus promptement.

Il reste à savoir si le bombardement effectué après la proclamation formelle de la paix causera des complications. Les autorités de Washington ne croient pas qu'il en soit ainsi, car il est évident que

Les commandants américains ont agi sans connaissance de l'entente entre les deux pays.

Cependant, on considère possible que quelques complications résultent des dommages causés par le bombardement, du départ précipité du capitaine général Augusti et du point que soulèveront probablement les forces espagnoles aux Philippines et les Américains relativement à l'occupation par la force de la ville de Manille.

Refus du sénateur Gorman.

Washington, 16 août.—On comprend que le Président a offert au sénateur Gorman, du Maryland, une place dans la commission de paix, et que le sénateur a refusé. Le Président cherche maintenant un autre sénateur démocrate, car il désire adjoindre à la commission un démocrate de la chambre haute du Congrès.

La grève des mineurs de l'Illinois.

Pana, Illinois, 16 août.—De nombreux députés-shérifs et des agents de police spéciaux gardaient les mines aujourd'hui. Les grévistes de l'union étaient assemblés sur les routes, apparemment plus déterminés que jamais à empêcher de passer les ouvriers n'appartenant pas à l'union.

Quelques grévistes étaient venus avec des fusils de chasse et des carabines, mais sur l'avis de leurs leaders ils sont retournés à leurs domiciles pour y déposer leurs armes.

Les quelques hommes qui se sont rendus au travail ont été transportés dans des voitures gardées par des députés-shérifs armés et des agents de police.

Les directeurs des quatre mines du district de Pana ont épuisé tous leurs efforts pour décider les mineurs à quitter l'union et à reprendre le travail au-dessous du prix fixé, mais sans succès. Ils se proposent maintenant d'amener des nègres qui seront installés dans des baraques construites sur les terrains des compagnies.

Les grévistes sont désespérés, car ils subissent des privations depuis cinq mois. Plusieurs d'entre eux ont des maisons payées en partie à des associations de construction, et on craint des troubles graves si des ouvriers d'autres points sont mis au travail.

La résidence de George Snyder, qui travaille à Springfield, a été attaquée et démolie en partie la nuit dernière par des inconnus. Snyder, chassé de son domicile avec les membres de sa famille, a causé une grande excitation en courant à moitié nu par les rues avec un revolver à la recherche de ceux qui l'avaient attaqué.

Les résidences de quelques autres ouvriers n'appartenant pas à l'union ont été traitées de la même façon. Des agents de police supplémentaires étaient de service, mais ils n'ont pas réussi à s'emparer des coupables.

Déclaration de Senor Sagasta.

Madrid, Espagne, 16 août.—En quittant le Palais cette après-midi Senor Sagasta, président du conseil, a nié que le capitaine général Blanco et d'autres généraux fussent opposés à la politique du gouvernement, comme on l'a prétendu.

Le fièvre jaune à Key West.

Washington, 16 août.—Le chirurgien général Sternberg a reçu la dépêche suivante:

Key West, Floride, 16 août. Chirurgien général, à Washington. Trois cas de fièvre jaune et trois cas suspects sont officiellement annoncés à l'hôpital de la marine. Il y a dans cet hôpital cinquante hommes prêts à reprendre le service et trente et un convalescents pouvant voyager.

A la mémoire de Lafayette

De tous les événements, aussi étranges qu'inattendus, qui se sont succédés au cours des hostilités qui viennent de se terminer, le plus imprévu, comme le plus heureux, est, sans contredit, le rapprochement qui s'est opéré tout à coup entre les deux grandes Républiques de France et des Etats-Unis qui, il y a quatre mois à peine, se jetaient des regards méfiants, presque hostiles. Un malentendu, dont les hommes politiques sont encore à se demander l'explication, les divisait. La preuve que ce malentendu n'avait aucune raison d'être, c'est qu'il a suffi d'un incident bien simple, mais que personne ne prévoyait, pour dissiper l'erreur, rompre la glace et rapprocher les distances.

Un des deux puissances belligérantes a eu le bon esprit de faire appel à sa bienveillance et de lui demander de servir d'intermédiaire entre elle et son adversaire.

Le gouvernement français a accepté avec la plus entière bonne foi, le plus complet désintéressement. Il a suffi de deux ou trois fois vingt-quatre heures pour mettre fin aux hostilités, et le monde diplomatique en a été émerveillé. Les deux parties intéressées, surtout, s'en sont montrées fort reconnaissantes envers elle; c'est à qui des deux lui témoignera le plus d'estime et d'amitié. La reine d'Espagne comble de distinctions ses deux ambassadeurs, à Madrid et à Washington.

Quant aux Etats-Unis, ils font mieux encore. Ils profitent de la circonstance pour rappeler des souvenirs chers à tous et qui sont bien faits pour cimenter une amitié éternelle et inaltérable. Ils vont ériger sur l'humble tombe où reposent les restes de Lafayette, le héros des deux mondes, le bras droit de Washington, un monument magnifique; et le Président veut faire du 19 octobre, anniversaire de la prise de Yorktown et de la capitulation de Cornwallis, un jour férial à la mémoire de Lafayette, "Lafayette Day". Nous ne pouvons que saluer avec joie le retour à cette vieille et chaude amitié qui unissait jadis la France et l'Union Américaine, devenues, depuis, les deux républiques-sœurs, suivant l'heureuse expression de M. McKinley.

Parallèle entre Gladstone et Bismarck.

Tout un legs national de législation éclairée et démocratique, et un non aimé et révéré par les autres peuples au moins autant que par le sien.

Le monument de l'autre consiste en une forêt de baionettes, en un pays où les exercices militaires constituent l'idéal national, et il va au tombeau sans l'hommage de larmes, en dehors de celles qui sont versées dans son propre pays.

Ces deux hommes et l'idéal de chacun d'eux constituent les deux forces politiques qui se font contraste pendant ce siècle.

La Marine Anglaise

L'augmentation de la flotte de guerre—Cuirassés et croiseurs de premier rang.

M. Goschen, premier lord de l'Amirauté, vient de présenter à la Chambre des communes un programme naval supplémentaire. Le ministre de la marine n'a pas dissimulé les motifs vrais de l'augmentation des dépenses qu'il propose. Il a hautement rappelé "l'action de la Russie et les projets d'armements que cette puissance a adoptés" pour justifier les constructions nouvelles.

"La Russie, a-t-il dit, se propose de mettre en chantier, cette année, six nouveaux cuirassés. Dans le programme ordinaire anglais, il n'avait été tenu compte que de deux cuirassés sur les six." En conséquence, M. Goschen demande la sanction de la Chambre pour la construction de quatre cuirassés de plus.

"Le programme russe porte, en outre, la construction de quatre nouveaux croiseurs. L'amirauté propose conséquemment la construction de quatre nouveaux croiseurs et, en plus, de douze contre-torpilleurs.

"Ce programme supplémentaire entraîne une dépense de deux cents millions de francs, qui doivent s'ajouter au cent soixante-quinze millions déjà votés pour les constructions nouvelles.

"Ces cuirassés, a ajouté le chef de l'amirauté, seront construits de manière à pouvoir traverser le canal de Suez."

Cette déclaration a excité un grand enthousiasme sur les bancs de la majorité. Au cours de son exposé, M. Goschen a dit que l'Angleterre possédait actuellement quarante-et-un cuirassés de premier rang, soit un nombre égal aux flottes de deux autres puissances quelconques; mais, de plus, ces quarante-et-un cuirassés sont supérieurs comme puissance, rapidité et efficacité à ceux de deux autres puissances quelconques.

M. Goschen dit, à propos de la construction de deux nouveaux croiseurs cuirassés de 14,000 tonnes et filant 23 nœuds, que le gouvernement a été amené à ce type de navire en considérant les croiseurs construits dans les autres pays, comme, par exemple, la Jeanne d'Arc, croiseur cuirassé français de 23 nœuds.

Il ajoute que l'obligation on se trouve l'Angleterre de protéger les routes maritimes par lesquelles elle s'approvisionne de vivres nécessite la possession de croiseurs plus puissants et plus rapides que les croiseurs cuirassés filant 21 nœuds appartenant aux autres puissances.

M. Goschen a bien voulu exprimer le regret d'avoir eu à introduire dans le débat le nom d'une puissance étrangère, "mais il était impossible, a-t-il dit, de dissimuler que le programme maritime de la Russie nous obligeait à renforcer proportionnellement notre flotte". M. Goschen se défend de toute intention agressive, et il ne croit pas non plus que la Russie vise la Grande-Bretagne par l'augmentation de ses forces navales. Cette puissance, dit-il, a des possessions limitrophes de celles d'autres nations qui augmentent rapidement leur marine; mais il fallait conserver le principe de la marine anglaise qui est d'égaliser en nombre et de surpasser en puissance les navires de deux autres puissances quelconques,

ce qui est une garantie de paix.

Lord Charles Bessford et sir Charles Dilke ont appuyé le programme supplémentaire de M. Goschen. Sir William Harcourt, M. Wilson et Labouchère l'ont combattu.

M. Goschen a déclaré qu'il emportait du débat l'impression que la Chambre désire le maintien de ce principe que la flotte anglaise doit égaler en puissance les flottes réunies de deux autres nations, n'importe lesquelles.



STANLEY.

Le célèbre explorateur Stanley vient d'arriver à Paris, où il se propose de rester quelques jours. Avant d'être explorateur, on n'a peut-être pas oublié que Stanley fut attaché pendant longtemps aux principaux journaux américains, notamment au "New-York Herald" en qualité de correspondant-voyageur.

Mais ce qui est peu connu, c'est que Stanley débuta dans le journalisme en vendant des journaux dans les rues de Chicago. Il avait alors dix ou douze ans. Venu d'Angleterre, son pays natal, pour tâcher de se créer une situation aux Etats-Unis, le jeune Stanley fit toutes sortes de métiers pour vivre: commissionnaire, cireur de chaussures et enfin crieur de journaux; très intelligent, énormément travailleur, il s'instruisit lui-même et débuta comme reporter au "Missouri Democrat" et à la "New-York Tribune". C'est en cette qualité qu'il suivit l'expédition du général Hancock contre les Indiens. Ses correspondances pleines de verve attirèrent sur lui l'attention de Gordon Bennett qui le chargea, pour le compte du "New-York Herald", de se mettre à la recherche du célèbre Livingstone.

On sait le résultat de cette fameuse expédition.

Les prisons en Angleterre.

A propos de la récente inauguration de la prison de Fresnes, il n'est pas sans intérêt de rappeler que le régime cellulaire qui y est appliqué fonctionne avec succès depuis trente ans en Angleterre, où il a été adopté dans toutes les maisons de détention.

La principale et la première maison de ce genre qui ait été construite de l'autre côté de la Manche est celle de Portland, où 1,600 convicts vivent en cellules séparées. Ils travaillent aux carrières appartenant à la Couronne et en extraient de 60 à 70,000 tonnes de pierres par an.

Wormwood Scrubs, dans la banlieue métropolitaine, contient 1,052 cellules d'hommes et 562 de femmes. Dartmoor a 1,301 places. Comme à Wormwood Scrubs, les prisonniers y confectionnent des sacs (19,000 par an), des hamacs, des sacs à dos, des sacs à pain, des sacs de couchage, etc. Ces articles représentent un produit de 75,000 fr. nets, annuellement, pour l'Etat.

Près de Manchester, Strangeways compte 818 cellules d'hommes et 377 de femmes. Liverpool en a 1,182, Pentonville, 1,176, Wandsworth 1,158, Wakefield 1,125,

Parkhurst 736, Douvres 624, Boreal 534.

Deux prisons ne reçoivent que des femmes: Aylesbury 231 et Woking 747. Dans cette dernière maison de détention, on fabrique par an plus de 17,000 sacs à dépêches pour l'administration des Postes. Le produit du travail fait dans les prisons s'est élevé, l'année dernière, à 9,300,000 fr.

Il faut croire que le régime cellulaire a d'excellents effets, puisque depuis une vingtaine d'années la population des prisons diminue régulièrement en Angleterre — 19,835 détenus en 1880, — moins de 12,000 actuellement.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Le capitaine Payen et ses musiciens sont partis pour Mexico; mais la musique n'est pas partie avec eux. Il nous reste, au Parc Athlétique, un excellent orchestre, composé à la hâte par le Prof. Berger, qui vient en vingt-quatre heures, de se conquérir la popularité.

Trois bien composés et exécutés le programme d'hier soir; et les dix artistes français, Paulo et Duka, sont devenus de très populaires attractions.

West End.

Nous n'avons plus à faire ressortir, aux yeux de nos lecteurs, les mérites de l'orchestre Bellstedt; chacun de nous applaudit, tous les soirs, ses exécutions.

West End.

Si vous ajoutez à cela les merveilleux exercices des sœurs Mendocza, les fameuses trapéziastes, et les droïeries d'Adams, il y a plus qu'il n'en faut pour attirer la foule.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00—Un an: \$6.00—6 mois: \$3.00—3 mois: \$1.50

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00—Un an: \$7.50—6 mois: \$3.80—3 mois: \$1.90

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00—Un an: \$1.50—6 mois: \$0.75—3 mois: \$0.37

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.00—Un an: \$2.00—6 mois: \$1.00—3 mois: \$0.50

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne aux abonnés y est donnée en plus. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITEMENTS SUR EXPRESS.

sonne qui était et doit être encore fort belle; eh bien, je ne sais pourquoi, elle ne m'a pas plu du tout; c'est singulier, monsieur Jacques, comme on a des antipathies que rien ne justifie. Forcément, je verrai Mme Barruett à New-York, car il faut vous dire que c'est principalement avec son mari que je m'occupe d'affaires. J'espère que l'antipathie que j'avais pour Mlle Valentine n'existe plus pour Mme Barruett. Vous l'avez vue à New-York?

—Une fois, mademoiselle, lors d'une visite de politesse que j'ai cru devoir lui faire.

—Elle est toujours jolie, n'est-ce pas?

—Je n'ai pas trouvée qu'elle fut changée.

—C'est égal elle a fait un singulier mariage; épouser un homme veuf, ayant deux grands fils bons à marier... Mais voilà, il avait tant de millions!

—La jeune fille ne se doutait point qu'elle éveillerait chez Jacques le souvenir des instants les plus cruels de sa vie.

—Votre père, mademoiselle Lydie, a-t-il des millions, répliqua-t-elle, et il pense peut-être à vous donner pour époux un de ces grands fils de M. Barruett bons à marier.

Lydie regarda le comte, ouvrit de grands yeux étonnés. Puis, secouant la tête et ayant sur les lèvres un indéfinissable sourire:

—Mon père, dit elle, ne pense jamais à me donner tel ou tel jeune homme pour mari avant de m'avoir consultée. Ce n'est pas lui, mais moi qui choisirai celui dont je devrai être la compagne pour la vie, et pour ce choix, monsieur Jacques, c'est uniquement mon cœur que je consulterai; je ne veux épouser qu'un homme que j'aimerai et qui m'aimera. Ai-je raison?

—Oui, certainement, mademoiselle.

—Oh! allez, je n'ai pas à aller chercher à New-York celui que j'aimerai.

Ces paroles demandaient une réponse. Le comte le comprit, mais il se tut.

La jeune fille eût un petit mouvement d'impatience.

—Il ne veut pas comprendre, pensa-t-elle.

Elle reprit à haute voix: —Mme Barruett a un enfant, une petite fille, laquelle dit Mme de Gassie, qui cependant ne l'a jamais vue, est jolie, jolie comme un amour. Aimez-vous les enfants, monsieur Jacques?

—Je les aime beaucoup, mademoiselle.

—Moi, je les adore!

—Vous verrez la petite Ellen, mademoiselle Lydie, je suis sûr qu'elle vous charmera par son amabilité et ses gentillesse; vous verrez comme elle est gracieuse et aimante.

adorent les bébés. Mais pour en revenir à Mme de Gassie, à quelle cause, monsieur Jacques, attribuez-vous son éloignement du monde, l'inexplicable et radical changement qu'elle a apporté dans son existence?

—Mais, mais, je ne sais pas, balbutia la jeune homme.

—Mon père prétend qu'elle s'est condamnée à vivre ainsi dans la retraite par suite de quelque grand chagrin qu'elle garde secrètement en elle, car jamais elle ne parle à personne de ses peines; je pense, comme mon père, qu'elle a eu cœur une douleur profonde. Cela me fait de la peine, beaucoup de peine.

Quand mon père a appris qu'elle avait quitté son hôtel après avoir congédié ses domestiques, vendu ses chevaux, ses voitures, son riche mobilier et jusqu'à ses bijoux, il a tout de suite pensé qu'elle s'était laissée entraîner à des jeux de bourse, qu'elle avait perdu de grosses sommes et était ruinée. Alors il lui offrit de lui constituer une rente viagère de vingt-cinq mille francs. Elle refusa, disant à mon père qu'il se trompait, qu'elle n'était pas ruinée comme il le supposait.

Bien décidée à vivre dans sa petite maison de Mendon, loin du monde, elle n'avait plus guère à dépenser pour elle; tout cet argent qu'elle employait auparavant à défrayer son train de maison, ses toilettes, un luxe

dont maintenant elle avait horreur, elle le consacrait à des œuvres de bienfaisance.

Voilà, monsieur Jacques, ce que Mme de Gassie a dit à mon père.

Et comme il cherchait à savoir pourquoi elle s'était si brusquement retirée du monde pour vivre dans une retraite si peu en rapport avec ses goûts et ses habitudes d'autrefois, elle lui répondit simplement et avec un doux sourire:

—Admettez, monsieur Gresham, que Dieu m'a touchée de sa grâce.

Elle coupait court ainsi à toutes nouvelles questions. J'ai essayé, moi aussi, de l'amener à une confidence. Mais elle ne me laissait pas le temps de l'interroger. Elle me prenait dans ses bras et me disait, en m'embrassant:

—Ne me questionne pas, ma chérie, je n'ai rien à te répondre. Tu es jeune et tu es belle; devant toi la vie s'ouvre semée de fleurs, avec des horizons lumineux; tu ne feras pas comme moi, qui n'ai pas su diriger ma vie; entraînée par une sorte de fatalité, j'ai suivi une fausse route, laissant à côté celle que je devais prendre; je n'ai pas su être heureuse comme je pouvais l'être, je dois me contenter désormais des joies que me donne le bonheur de ceux que j'aime.

En parlant ainsi elle avait de

grosses larmes sous les paupières; moi, j'avais le cœur serré et aussi des larmes dans les yeux. A mon tour je l'embrassais.

—Vous aimez beaucoup Mme de Gassie?

—Oh! oui, beaucoup, autant, je crois bien, que j'aimerais ma mère, si je l'avais encore. Elle a été si bonne pour moi et m'a toujours témoigné une affection si pleine de tendresse! J'étais très bien en pensionnat; je ne m'y ennuyais pas et ces dames m'aimaient; mais avec quelle impatience j'attendais les jours de sortie! Madame de Gassie n'arrivait jamais assez tôt, tellement j'avais hâte de me trouver avec elle. Nos heures de promenade étaient un grand bonheur pour moi. Grâce à ma bonne amie, je suis devenue une véritable parisienne: elle m'a appris du monde tout ce qu'elle a cru pouvoir m'en faire connaître. Elle m'a fait visiter Paris, ses monuments, ses musées, toutes ses merveilles. Ce qui me plaisait surtout, c'étaient nos promenades, je pourrais dire nos excursions dans les environs de la ville; un jour nous allions à Saint Germain; un autre à Versailles; nous sommes allées jusqu'à Fontainebleau et à Compiègne... Oh! je connais bien toute la banlieue de Paris!

Si j'aimais tant nos promenades dans la campagne et loin de Paris, c'est que, éloignées du bruit et du mouvement continuel

de la grande ville, nous étions plus seules et avions le silence autour de nous, et c'est que ma bonne amie, ma seconde mère qui est très instruite, avait tout le temps, alors, de m'apprendre une infinité de choses que j'étais avide de connaître. Oh! avec quelle attention et quel recueillement j'écoutais!

Vous allez rire, sans doute, monsieur Jacques; mais je vous le dis, sans Mme de Gassie je ne saurais probablement pas encore aujourd'hui comment vient le blé qui nous donne le pain.

Et il en était ainsi de tout. Enfin j'ai tant appris par les leçons toujours attrayantes qu'elle m'a données, qu'avec mes maîtresses au pensionnat.

A ce moment M. Gresham vint rejoindre les deux jeunes gens.

—Ah! monsieur de Valmont, dit-il, Lydie vous parlait de la baronne de Gassie et je sais tout le bien qu'elle a pu vous dire de cette charmante jeune femme pour laquelle nous avons une grande affection. Elle aime la solitude, je le veux bien; mais vivre seule, dans un isolement presque complet, c'est triste.

—Oui, c'est triste, répéta la jeune fille.

Jaques resta silencieux. M. Gresham se pencha vers lui et lui dit tout bas à l'oreille:

—Je crois bien, monsieur de Valmont, qu'il y a dans tout cela la douleur incurable d'un amour sans espoir.

—Oh! quel beau spectacle, s'écria tout à coup Mlle Lydie, c'est magnifique! Voyez mon père, et vous aussi, monsieur le comte, voyez comme en ce moment la mer est belle! Ne dirait-on pas que les flots sont incendiés et qu'il s'en échappe des gerbes d'étincelles!

—C'est superbe, en effet, Lydie, répondit M. Gresham; voilà ce que nous expliquent pour moi M. de Valmont aime tant voir le lever du soleil.

II

TRISTESSE.

On arriva à New York à la fin du onzième jour de traversée. M. Gresham avait eu tout le temps d'apprécier le caractère de Jacques et de découvrir en lui les sérieuses qualités qu'il possédait; aussi était-il enchaîné de son nouvel ami.

Il lui avait dit en lui serrant chaleureusement la main:

[A continuer]

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething, with PERFECT SUCCESS. It soothes the GUMS, SOFTENS the GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get the Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and the no other kind. It costs five cents a bottle.